

# Ça, c'est Fabien.

Par Yves Le Meur

J'ai 67 ans. J'habite un village, Kersalic, à Plouha, qui s'étend en longueur à l'abri des falaises peut-être les plus sauvages de France. L'été, toutes les maisons sont pleines, mais l'hiver, il ne reste plus que les résidents, pour la plupart des retraités. Et voilà qu'en 1997, s'installent deux jeunes couples avec des gamins, Fabien, 8 ans à 40-50 mètres à gauche; Erwan et Pierre, 8 et 9 ans à un peu plus de 100 mètres à droite. Tout ce petit monde, avec leurs skates, trottinettes, bicyclettes, colonise la route. Ils sont médusés par mon chien "Gribouille", dit "Bouille", un pointer croisé, quand ils voient la façon dont il tire sur la laisse, au point de, presque, me déséquilibrer, quand je vais le promener. "Ça, c'est un bon chien de traîneau", se disent-ils. Oui mais moi : - Attention, il ne connaît ni la droite, ni la gauche. Et les bagnoles, il s'en fout. Malgré mes réticences, l'affaire fut faite. C'est ici que commence l'histoire.

- 1 -

Chuintement de freins. La bicyclette s'arrête pile au pied de l'escalier. Quand le soleil est là, ma porte est toujours ouverte. Pas le temps de frapper à la porte. Pas le temps de dire bonjour.

Ça, c'est Fabien.

- 2 -

Plus tard, il fit le calcul qu'il arriverait plus vite à pied. "Le temps de prendre ma bicyclette, de monter dessus, de démarrer et prendre de la vitesse, j'ai déjà fait plus de la moitié du chemin, si je cours bien."

Ça, c'est Fabien.

- 3 -

Il aimait bien arriver aux heures du repas. Il me racontait des mensonges comme : "j'ai faim", "on ne me nourrit pas à midi"... Il n'avait pas besoin de me raconter tout ça. En fait, il sentait instinctivement que le repas pris en commun, c'est le lien de l'amitié.

Alors je lui disais :

- Prends-toi une assiette et tout ce qu'il faut. Il avait jeté son dévolu sur des soucoupes dont je ne me sers pratiquement jamais. Puis il s'asseyait à côté de moi. Je lui versais quelques morceaux de mon assiette.

- Un peu de cidre.

- Ah, non.

- Si, juste le fond de mon verre.

Ça, c'est Fabien.

- 4 -

Fabien s'est assis sur une marche de l'escalier, sans doute pour se mettre à mon niveau. Je suis occupé au ménage (c'est un peu prétentieux !), disons : je vaque. Soudain :

- Tu aimes Gribouille !

- Oui, j'aime bien Gribouille.

- C'est pas ça que je demande : est-ce que tu aimes Gribouille ?

- Oui, j'aime Gribouille.

Attention à mes oreilles.

Ça, c'est Fabien.

- 5 -

Une fois, toujours au repas, il me dit qu'il voulait venir avec moi, cet après-midi là, à la pêche aux moules. Mais il fallait que je demande à ses parents.

- Non, moi je veux bien te prendre avec moi. Mais il faut que tes parents le permettent et c'est à toi de leur demander.

- Non, toi tu demandes.

- Non, je n'irai pas. En plus, tes parents pourraient me prendre pour un dingo.

- "Dingo" c'est aussi quelqu'un qui ne connaît pas le danger ?

- C'est ça aussi.

Alors, babil cessant, silence entrant, c'est le plongeon dans la réflexion. Il baisse la tête puis (mais le ton a changé) "Dingo... toi... (une pause) NON.

C'est un compliment qui m'est allé droit au cœur.

Ça, c'est Fabien.

- 6 -

- Si, je te dis, tu es invité à la maison.

- J'habite tellement près de chez toi... tu ne vas pas me faire croire que tes parents ne savent pas où me trouver.

Mais non : Monsieur Fabien est résolu et il faut se préparer.

- Pas ces chaussures là... Non, plutôt cette casquette.

- Pas chiant, ce gamin...

Enfin, nous voilà partis. Fabien entre le premier et me fait entrer.

Sa mère devait être absente. Son père, aussi maladroit que moi-même, disparaît pour préparer le café. Il revient et m'en apporte une tasse pour moi seul. Il reste debout.

A-t-il parlé durant cette réception ? Je ne m'en souviens pas. Ai-je parlé moi-même ?

Je ne m'en souviens pas (sauf que j'ai du dire "merci" quand on m'a servi ma tasse de café).

Quant à Fabien qui était assis face à moi, mais de l'autre bout de la table, contrairement à son habitude, il n'a pas dit mot. Il se contentait de regarder de tous ses yeux. Fini mon café, je me lève, remercie, toujours maladroitement, et me voilà sorti (ouf !). J'étais furieux. "Ah ! Il m'a bien eu, la sale bête !" C'était exact. Mais lui, Fabien, voulait une chose au-dessus de tout, à savoir : me voir, moi, Yves Le Meur son ami, assis à sa table, dans sa maison. Et cette chose, il l'avait obtenue et il était heureux.

Ça, c'est Fabien.

- 7 -

Quand je mange, j'écoute toujours de la musique, et en arrivant Fabien me demande ce que c'est. Ce jour là, c'était la 40<sup>ème</sup> symphonie de Mozart. Babil habituel...

Puis, le ton change :

- Il pleure, Mozart ?
- Oui, il pleure, Mozart.
- Et pourquoi il pleure, Mozart ?
- Parce que dans sa vie, beaucoup de gens lui ont fait des ennuis.

J'étais profondément ému parce que celui qui dirigeait la version que nous écoutions, c'était Bruno Walter qui, à 82 ans, conduisait le Columbia Symphony Orchestra. Il avait longtemps hésité à diriger la 40<sup>ème</sup> et quand, enfin, il s'y était résolu (je ne sais pas en quelle année, ni avec quel orchestre), le soir de la première répétition, il fit à ses musiciens cette présentation de l'œuvre :

- Messieurs, ce soir nous allons jouer avec nos larmes.

Alors, de voir ensemble le vieillard Bruno Walter et mon ami Fabien, autour de Mozart pleurant... J'étais profondément ému.

Ça, c'est Fabien.

- 8 -

Pendant que nous mangions et bavardions, sa mère appelle "Fabien". Elle n'avait pas besoin de crier fort : elle savait bien où était son garçon.

Fabien se lève et court. Je ne sais pourquoi, je me lève, moi aussi, pour le voir partir. Et voilà que, arrivé sur le goudron (comment pouvait-il savoir que je le regardais ?), il se retourne et me fait une confidence tellement grosse que je ne me sens pas le droit de l'écrire ici. Et ça d'une voix tellement chuchotante qu'il n'a émis aucun son. Quelqu'un aurait été tout près de lui, il n'aurait rien entendu. Moi, à dix mètres, j'ai bien compris parce que je le regardais et aussi parce que Fabien, dans ses mots, mettait une forte intention.

Ça, c'est Fabien.

Ses parents ont trouvé, dans une autre commune, une maison plus proche du lieu de travail du père. Et je n'ai plus revu Fabien. Sauf l'été dernier, presque deux ans plus tard. J'étais derrière, dans le jardin et je m'amusais avec ma faux. Une voix me fait me retourner : "C'est Fabien". Il sourit et me tend la main. On alla ensemble voir "Gribouille" dit "Bouille". Et il partit. Après son départ, je ressentais une impression bizarre que je mis longtemps à élucider. C'était de lui avoir serré la main. Jamais encore nous ne nous étions serré la main. De plus, je gardais encore la sensation de cette main souple, aux doigts fins. Et je me prenais à rêver... Quel homme, quelle femme, un jour, prendront-ils dans leur main cette petite main et lui montreront-ils le piano ? Oui, mais ça...

Ça, c'est Fabien ?